

Juliette

9 heures. Juliette ferme avec douceur la lourde porte blanche de son immeuble qu'elle quitte en chantonnant, un sourire vissé sur les lèvres depuis son réveil. Elle laisse derrière elle sa fille Roxane encore endormie – elle a bien compris qu'il ne servait à rien de vouloir réveiller une adolescente un samedi matin – et leur poisson rouge Baobob, occupé à végéter dans l'eau claire de son aquarium rond. Le temps est au beau fixe, comme son moral. Elle aime ces premières journées ensoleillées qui annoncent l'arrivée prochaine de l'été, des barbecues, du rosé et des jours qui allongent.

Dans sa main droite, la jeune femme tient fermement, comme si elle craignait de le perdre, un trousseau de clés : c'est elle qui ouvre la médiathèque ce matin. Si elle n'accordait pas autant d'importance aux regards des autres, elle poursuivrait sa route en sautillant, sauterait par-dessus les flaques d'eau, tournerait autour des lampadaires disséminés sur son chemin, suivant le rythme des basses qui résonnent dans sa tête. Elle se sent si légère ! Légère et terriblement impatiente aussi.

Elle avance d'un pas léger, presque aérienne, l'impatience étant de mèche avec un certain soulagement, surexcitée comme une petite fille à l'approche de Noël. Les émotions battent le tempo. Et pour cause ! Ça y est, elle le tient ! Son happy end ! La fin feel-good de son histoire, un terminus qui se dérobaît jusque-là à elle, malgré les heures passées devant les deux cent cinquante pages déjà noircies sur son écran d'ordinateur portable. Elle voit enfin la conclusion d'un long travail de rédaction, puisqu'il lui a fallu huit mois pour atteindre cet objectif qui lui semblait ambitieux. Des mois d'euphorie, des mois de doute, aussi. Elle était passée par toute une palette d'émotions, du fantasme secret d'écrire le prochain best-seller, choisissant devant son miroir quelle moue elle devrait offrir aux journalistes qui se battraient pour avoir une interview de cette nouvelle autrice – ou auteur, voire auteure ? – à la certitude que la lecture d'un annuaire serait plus agréable que celle de ce qu'elle ose appeler pompeusement « son roman ». Cette dernière impression avait d'ailleurs valu audit manuscrit de rejoindre quelques semaines plus tôt la corbeille de l'ordinateur, avant que Juliette ne se reprenne et finisse par restaurer le fichier du document pour le récupérer : elle avait presque eu l'impression d'abandonner un ami, voire une partie d'elle-même. Qu'il est étrange, s'était-elle dit alors, le lien qui se crée entre un texte et son auteur...

L'idée lui est tombée dessus dans la nuit, heureusement sans lui faire de mal, alors qu'elle était en proie à une de ses habituelles insomnies et que l'heure affichée sur son réveil n'avait avancé que de dix minutes alors

qu'elle était certaine d'avoir les yeux ouverts depuis des heures. Prudente, elle s'était aussitôt levée pour noter les idées sur un calepin avant que ces dernières ne s'envolent – ça lui était déjà arrivé – puis s'était convaincue qu'il serait plus raisonnable de retourner se coucher avant de se mettre à la rédaction complète de ce dénouement prodigieux. À son grand étonnement, elle s'était endormie du sommeil du juste, comme si cette découverte lui permettait de relâcher une pression qui gardait en éveil son activité cérébrale.

Il ne lui faut que vingt minutes pour rejoindre le grand bâtiment qui abrite la médiathèque, fraîchement repeinte l'année dernière. Cette dernière jouxte une école de musique d'un côté et la cour de récréation de l'école primaire de l'autre. Par la fenêtre principale, on peut voir courir à toute vitesse les petites têtes blondes lors des récréations. Juliette se plaît souvent à rêvasser en regardant les bambins avaler des kilomètres sur le bitume, imaginant parfois les secrets que peuvent s'échanger les groupes d'enfants dont les bouches murmurent des mots aux oreilles voisines. Son cœur se serre aussi quand des cris de douleur ou de chagrin lui parviennent, et il s'en était fallu de peu, un jour, qu'elle n'aille consoler une petite fille qu'un garçon venait de pousser sans ménagement ni excuses. Une autre fille, qui semblait avoir à peu près l'âge de la pleureuse, était venue lui tendre la main et le geste semblait avoir chassé la tristesse. La magie enfantine.

La clé bien en main, Juliette la glisse doucement dans le trou de la serrure avant de pousser la porte en bois sculpté avec autant de cérémonie. Si la jeune

femme est d'une nature réservée, elle redouble de discrétion quand elle entre au contact des livres, avançant fièrement d'un pas ouaté, comme si ces derniers étaient des nouveau-nés ou de vieilles personnes qu'il ne fallait surtout pas réveiller. Juliette est comme ça : elle affectionne les livres et l'apparente sérénité qui les entoure. Elle apprécie le parfum qui s'en dégage, elle aime caresser la rudesse de certaines couvertures et la douceur d'autres pages, elle les chérit même, les prenant entre ses bras quand l'un d'entre eux, mal posé, s'étale sur le sol. Une page pliée ou, pire, arrachée, lui semble l'une des pires ignominies. Elle a en revanche en horreur le bruit des talons qui martèlent le sol de la médiathèque ou encore les chamailleries des adolescents qui ne viennent parfois se réfugier ici que parce qu'il fait froid dehors, ou que la pluie tombe trop fort. Seuls les cris des enfants ne dépassent pas son seuil de tolérance : il faut dire qu'ils sont souvent admiratifs des albums exposés à leur intention et Juliette est attendrie face aux expressions de ces bouilles qui ne mentent pas.

Sa main tâtonne le mur droit rugueux avant de rencontrer l'interrupteur qu'elle active aussitôt. La médiathèque est déserte et Juliette savoure déjà le silence qui lui permettra d'écrire son point final. Elle aime ce moment où les lieux ne semblent appartenir qu'à elle, où la quiétude est propice à écouter les divagations de son imagination. Mieux encore, elle a même l'impression que les œuvres, par leur simple présence, l'inspirent.

Elle se dirige vers l'îlot central qui leur sert de bureau et active la cafetière cachée sous l'un des plans de travail

et préparée la veille. Sa collègue, Fatima, n'arrivera que dans une heure, quand le lieu sera ouvert au public.

Dix minutes plus tard, Juliette est installée, un mug chaud dans la main. L'odeur du café s'est répandue dans la pièce, un parfum que la jeune femme apprécie. Le calepin est ouvert, placé à côté du clavier, la clé USB contenant le précieux manuscrit, connectée.

Quand le fichier charge et s'ouvre, l'excitation est à son comble et Juliette ne tient plus en place. La jeune femme, qui connaît par cœur son histoire, n'attend pas une minute de plus et laisse ses doigts courir avec frénésie sur le clavier, sans même jeter un œil à son carnet de notes.

Madelaine

La lumière se faufile paresseusement à travers les volets. Madelaine soupire : encore une fois, elle n'a fermé ni les volets, ni les rideaux, mais il est trop tôt, elle n'a pas envie de se lever. Dehors, pourtant, les oiseaux sont déjà en joie et sifflent avec entrain : elle s'est toujours demandé ce qui pouvait les rendre aussi joyeux.

Bougonne, la vieille femme se retourne difficilement du côté du mur opposé à celui de la vitre. Elle veut replonger dans son sommeil, incarner encore quelques minutes la femme fatale qu'elle était dans son rêve, croire encore quelques instants qu'elle n'est plus une femme retraitée de quatre-vingt-un ans que ses hanches font parfois souffrir – n'allez pas dire une vieille femme, elle déteste ça, encore moins une personne âgée – mais une jeune femme dynamique, d'une quarantaine d'années, aux cheveux longs, blonds et soyeux, qui retombent délicatement en cascade sur ses épaules menues, en train de se faire draguer par un stagiaire plutôt craquant et de toute évidence prêt à tout

pour lui plaire, qui vient d'arriver dans sa boîte de vêtements de prêt-à-porter.

Elle remonte la couverture jusqu'à l'arête de son nez, serre les poings de toutes ses forces, ferme les yeux, reste immobile dans cette position pendant de longues minutes, respire et inspire lentement, essaie de ne pas écouter les pensées qui viennent déjà lui effleurer l'esprit, mais plus le temps passe, plus le songe s'éloigne.

Alors, elle change de technique. *Tu dois essayer de te libérer de tes pensées*, s'encourage-t-elle, avec l'énergie du désespoir, avant de se répéter, mentalement, la phrase « Je ne pense à rien » – elle avait lu cette méthode dans un magazine qui traînait chez le coiffeur lors de sa dernière coupe-brushing. Contre toute attente, elle y arrive d'ailleurs. Elle sent le vide qui se crée en elle, entre en symbiose avec son moi profond, éloigne toutes les pensées parasites qui sillonnent l'hémisphère gauche de son cerveau, puis le droit... – elle n'est pas franchement certaine que ça fonctionne ainsi, mais elle avait lu que visualiser ce qu'on veut obtenir augmentait nos chances de réussir... – et il n'en reste plus une. Plus une seule. Elle ne pense plus à rien... ça y est ! Quelle joie ! Jusqu'à ce qu'elle réalise, désabusée, que se dire qu'on ne pense à rien n'est rien d'autre qu'une... pensée. *Ils nous font vraiment gober n'importe quoi*, maugrée-t-elle en se réveillant définitivement.

Dépitée, elle soupire, regrettant d'avoir quitté ce rêve idyllique trop tôt – elle est persuadée que ce stagiaire aurait fait un excellent mannequin – et finit par envoyer valser sa couette, sans beaucoup d'énergie cette fois-ci.

Dehors, l'horloge de l'église sonne 7 heures.

Madelaine aimerait se réveiller trois heures plus tard, s'extasier en constatant qu'elle a fait une grasse matinée, comme durant sa jeunesse, mais son corps semble le refuser, à moins que ce soit son imbécile de vieille caboche qui ne sait rien faire d'autre que de penser. C'est dommage : le temps lui semblerait ainsi moins long. Elle a déjà essayé de se coucher tard, comme le font parfois les parents qui ne veulent pas que leurs enfants se réveillent trop tôt le lendemain, veillant même jusqu'à minuit à grand renfort de séries télévisées stupides, mais rien n'y fait : son horloge interne l'éjecte de ses songes tous les matins, un peu avant 7 heures, avec une régularité déconcertante, voire provocante. Dire que quand elle travaillait, elle devait parfois programmer deux réveils différents pour être certaine de ne pas se rendormir, posant même le second sur la commode afin qu'elle soit obligée de se lever pour l'arrêter, et que les journées passaient à une allure folle... À croire que la retraite ne signe pas seulement l'arrêt du travail, mais l'arrêt des matinées à traîner au lit aussi. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant de constater que les marchés et les magasins sont pris d'assaut par le troisième âge dès leurs ouvertures, sous le regard exaspéré des *actifs* qui ne comprennent pas : les seniors meurent d'ennui chez eux.

Une demi-heure plus tard, après avoir réfléchi à l'organisation de sa journée qui ne change pas vraiment des autres jours et à sa tenue, qui ne change pas vraiment non plus, Madelaine capitule et se résout à sortir de son lit. Comme tous les matins, elle dépose tout d'abord un baiser sur un portrait posé à côté de son lit, sur la

table de chevet : il représente son mari, son cher et tendre Alphonso, décédé dix ans plus tôt d'une maladie cardiaque. Il n'y avait pas eu de réelle surprise : l'état du malade s'était dégradé lentement mais sûrement et les pronostics lui laissaient envisager le pire depuis longtemps. Pour autant, la douleur n'avait pas été plus supportable. Si les premiers mois, puis les premières années avaient été difficiles pour la veuve – elle avait l'impression d'avoir perdu une partie de son âme —, elle avait décidé de continuer à vivre sa vie, puisqu'après tout la mort n'avait pas encore estimé que son heure était venue et que pleurnicher dans son coin commençait à devenir lassant. Vivre sa vie et porter le deuil ne sont pas antagonistes.

La suite de sa matinée se poursuivra avec la même régularité : elle commencera par se faire chauffer de l'eau afin de boire un café soluble décaféiné que son fils, Julien, trouve infect, mais auquel elle s'est habituée depuis des années. Puis, elle se beurrera trois biscottes, ajoutera une cuillère de confiture à la fraise sur la première, laissera nature la seconde et optera pour une goutte de miel sur la troisième, avant d'aller s'habiller, le temps que la boisson refroidisse. Enfin, elle descendra les petits escaliers en pierre devant sa maison, traversera la rue pour entrer dans la Maison de la presse qui ouvre un peu avant 8 heures et se situe pile en face de chez elle, saluera Boris, le propriétaire qui lui tendra le journal du jour avant même qu'elle le lui demande, fera tinter sa monnaie sur la table du comptoir – elle a toujours le compte juste, préparé la veille au soir –, demandera des nouvelles de sa femme qui a été opérée

de la vésicule quinze jours plus tôt, se plaindra avec lui de l'incompétence et de l'inhumanité de certains médecins, puis rentrera doucement chez elle pour déguster le café parfois froid, parfois encore tiède, accompagné des fameuses biscottes. Quand elle aura terminé son petit déjeuner, elle ira acheter sa viande du jour à la boucherie, ses légumes chez le primeur, son pain à la boulangerie, ramènera le tout chez elle et terminera sa palpitante matinée par un passage à la médiathèque.

Si elle se sent d'humeur à faire des petites folies, elle s'autorisera peut-être un verre de vin rouge pour accompagner son repas.